

Jean-Christian Pleau. *La révolution québécoise. Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années 1960.* Montréal, Fides, 2002. 270 p.

Martine-Emmanuelle Lapointe

Volume 3, numéro 2, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024645ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024645ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapointe, M.-E. (2003). Compte rendu de [Jean-Christian Pleau. *La révolution québécoise. Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années 1960.* Montréal, Fides, 2002. 270 p.] *Mens*, 3(2), 269–273.
<https://doi.org/10.7202/1024645ar>

COMPTES RENDUS

Jean-Christian Pleau. *La révolution québécoise. Hubert Aquin et Gaston Miron au tournant des années 1960.* Montréal, Fides, 2002. 270 p.

Depuis la fin des années 1980, la Révolution tranquille a été l'objet de nombreuses relectures et a même inspiré des débats passionnés. Les études que Jocelyn Létourneau consacra à ce « chapitre du grand récit collectif des Québécois » comme les récents numéros des revues *Argument* (« L'avenir de nos illusions. De la noirceur, de la tranquillité et de la révolution présumées », vol. I, n° 1 [automne 1998]) et *Société* (« Le chânon manquant », n°s 20-21 [été 1999]) en témoignent : sur la Révolution, qu'elle soit jugée tranquille ou non, les soupçons pèsent. On ne saurait désormais lui accorder de manière désinvolte le statut hautement symbolique qui lui fut naguère dévolu, alors qu'elle semblait à elle seule incarner tous les renouveaux, permettant au Québec et aux Québécois d'accéder enfin à la modernité sociale, culturelle et politique. Entre ce que l'on a longtemps appelé la « Grande Noirceur » et les fameuses années 1960, devait bien s'établir une certaine continuité, une filiation possible qu'il fallait encore penser, étudier, retracer. À l'instar des historiens, plusieurs critiques littéraires québécois ont interrogé les certitudes qui entouraient les œuvres importantes des années 1960 : Pierre Nepveu par exemple, dans *L'écologie du réel* (1988), évoqua la mort d'une certaine littérature québécoise, celle qui renvoyait à « un projet fondé sur une mémoire collective et une visée totalisante » (p. 14) et à laquelle, faut-il le préciser, s'ajoutait une incontournable dimension politique. Cette dernière, devenue un véritable *topos* critique entre 1965 et 1975, ne semblait plus constituer une valeur sûre et méritait par là même d'être ébranlée.

Or, dans son dernier ouvrage, Jean-Christian Pleau se propose justement d'étudier la dimension politique, aujourd'hui négligée considère-t-il, des œuvres d'Hubert Aquin et de Gaston Miron. Hors des polémiques nationalistes nées d'un contexte incertain, mais dans le regret de ce qu'il appelle « une désaffection généralisée à l'égard du politique lui-même » (p. 10), l'auteur de *La Révolution québécoise* relit ces auteurs majeurs des années 1960 dans le but de redécouvrir un langage aujourd'hui occulté, voire « des perspectives qui conservent [encore] toute leur pertinence » (p. 11) lorsqu'il s'agit de réfléchir au sort de la culture contemporaine. C'est dire que le texte de Pleau repose sur un incessant dialogue entre le passé et le présent, déployant d'ailleurs un riche horizon conceptuel nourri autant des écrits de la décolonisation (ceux d'Albert Memmi et de Jacques Berque notamment) que des récents essais de Jean Larose (*La petite noirceur* et *La souveraineté rampante* plus particulièrement). Si les références de l'auteur favorisent les échanges entre les années 1960 et la période contemporaine, la forme de son essai, quasi dialogique, y contribue d'autant plus : les commentaires savants et les analyses, que l'on retrouve généralement dans ce genre d'ouvrage, côtoient des passages en italique plus personnels, parfois même polémiques, qui ne sont pas sans rappeler les gloses de *Chemin faisant* (1975) de Jacques Brault. La plupart des gloses ramènent à la réalité contemporaine et nous éloignent de l'éloge posthume en tentant de raviver certains débats sociaux, qu'il s'agisse de l'association souvent gênante du nationalisme et du fascisme (p. 45) ou de la question du multiculturalisme qui conduit parfois à une folklorisation des cultures minoritaires (p. 67). Malgré ses avantages évidents — la liberté de ton, la présence assumée d'un point de vue subjectif, — cette structure bicéphale enferme parfois l'auteur dans des considérations un peu plus anecdotiques et circonstanciées. On apprend par exemple que Gaston Miron fut l'un des agitateurs qui harangèrent une foule de manifestants du haut

d'un balcon lors de l'inauguration de la Place des Arts en septembre 1963 (pp. 117-119). Ce micro-événement tombé dans l'oubli — même André Major qui en avait été le témoin ne l'aurait pas gardé en mémoire — permet à l'auteur de composer le portrait d'un Miron émeutier, portrait fragmentaire qui aurait pu être plus convaincant. Certes, Pleau a prévenu le lecteur dès l'introduction en se réservant « la liberté et les privilèges de l'essayiste » (p. 12), mais l'avertissement ne l'immunise pas toujours contre des développements qui, faute d'enrichir le propos, l'alourdissent inutilement.

Dans son ensemble, l'ouvrage tend — entreprise ambitieuse s'il en est — à retrouver le sens perdu d'une Révolution qui n'eut peut-être pas lieu, du moins pas de manière franche et éclatante. « La Révolution tranquille, écrit l'auteur, c'est en somme ce qui frappe de non-lieu la Révolution tout court » (p. 8). Qu'en est-il dès lors de cette « Révolution québécoise », qui donne son titre à l'ouvrage, mais qui apparaît aussi comme le thème central des différentes analyses ? Est-elle pur fantasme, une sorte de projection utopique que l'on serait tenté de ranger au côté d'idéaux folkloriques ? Si plusieurs critiques et historiens semblent aujourd'hui le croire, il importe tout de même, selon Jean-Christian Pleau, d'en mesurer la portée. La « Révolution québécoise » se présente dans les textes de Miron et d'Aquin sous une forme vivante et témoigne éloquemment de ce que fut le projet embryonnaire d'une génération engagée, ce rêve d'« une rupture spectaculaire avec le passé : l'indépendance, de préférence accompagnée d'un soulèvement général du prolétariat et suivie de l'avènement d'un Québec socialiste » (p. 8). Ainsi, plutôt que de jeter un regard sur l'ensemble de la production d'Aquin et de Miron, l'auteur s'intéresse à la genèse de leurs réflexions politiques, lesquelles émergent au début des années 1960, alors que le projet de l'indépendance nationale en était encore à ses balbutiements.

Parmi les nombreux essais publiés par Aquin, Pleau revient « La fatigue culturelle du Canada français », paru en 1962 dans la revue *Liberté*. Ce texte, qui se présentait comme une réponse à « La nouvelle trahison des clercs » de Pierre Elliott Trudeau publié dans *Cité libre*, est finement analysé : les arguments de Trudeau comme ceux d'Aquin sont remis en contexte, non seulement replacés dans l'arrière-plan historique des années 1960, mais également dans le complexe réseau des idéologies, des influences et des textes. De la pensée paradoxale de l'historien anglais Lord Acton, l'une des références importantes de l'article de Trudeau, aux concepts d'« écart » et de « fatigue culturelle » qu'Aquin emprunte respectivement à Claude Lévi-Strauss et à Aimé Césaire, en passant par les thèses de Lionel Groulx, l'étude de Pleau embrasse un vaste horizon référentiel et réussit à livrer l'essentiel de la réflexion politique, complexe au demeurant, qui s'élabore dans l'essai. En outre, l'auteur montre bien comment cette pensée dépasse en nuances et en finesse celle de Trudeau en contournant les pièges de l'ethnocentrisme et du ressentiment historique pour mieux fonder le politique sur une conception globale de la culture, fort différente de celle que privilégiait alors l'État fédéral. Ce dernier, en effet, valorisait « dans la culture canadienne-française ce qui [était] inoffensif, ce qui ne [savait] compromettre l'ordre établi — l'art, la littérature, — et il le [fit] valoir dans la mesure exacte où cela [légitimait] les prétentions au biculturalisme dans lequel il [voyait] un rempart contre le nationalisme canadien-français » (p. 66).

La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée au poème « L'homme agonique » (1963) de Gaston Miron, s'avère malheureusement moins convaincante. Partagé entre le désir de rendre justice au texte de Miron et celui, sans doute légitime, de retracer le parcours de l'homme engagé, du militant, Pleau adopte une rhétorique spéculative qui ramène au genre de l'en-

quête. De nombreuses interrogations jalonnent le texte, tentent de cerner le mystère de l'homme Miron sans toutefois l'éclaircir... Difficile d'en arriver à des conclusions fermes lorsque les événements — participation du poète à des manifestations publiques, discours éphémères et paroles de circonstances — ont sombré dans l'oubli ou dans la confusion des témoignages oraux. Jean-Christian Pleau aurait peut-être dû centrer davantage son étude sur les poèmes et les essais qui déjà dévoilent plusieurs des fondements de la pensée politique de Miron. Je m'en voudrais cependant de passer sous silence les pages, riches et fécondes, que l'auteur dédie à la notion d'aliénation, trop souvent rattachée à des lieux communs, et à la figure de « l'homme agonique », centrale dans la pensée de Miron.

À la suite de la lecture de *La révolution québécoise*, des interrogations subsistent, liées le plus souvent à la part franchement révolutionnaire des réflexions politiques d'Aquin et de Miron. L'idée de la « Révolution québécoise » est éclipsée au fil de l'argumentation, et sa présence discrète pousse le lecteur à s'interroger sur le réel sujet de l'ouvrage : n'est-ce pas plutôt dans le but de redonner ses lettres de noblesse au politique que Jean-Christian Pleau s'est proposé de relire « La fatigue culturelle du Canada français » et « L'homme agonique » dans une perspective historique ? Sans raviver les prétentions révolutionnaires de ces textes, l'auteur aurait ainsi éclairé sous un autre jour l'histoire du Québec moderne, établissant une forme de continuité entre le contexte effervescent des années 1960 et l'esprit prétendument désengagé, voire apolitique, de la littérature d'idées contemporaine.

Martine-Emmanuelle Lapointe
Département d'études françaises, Université de Montréal